

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La société est régie par certains usages qu'il importe de connaître et qu'il faut suivre sans discuter. Nous en avons de nouvelles preuves tous les jours et nous sommes à même d'en citer une toute récente. Un mariage superbe a été rompu, à notre connaissance, pour un manque d'observance à ce sujet, et une simple carte de visite, portant armes et couronne de comte, en a été la cause. En effet, il n'est point reçu de mettre sur les cartes de visite autre chose que le titre et le nom : comte Paul, marquise de X... suffisent, sans écusson ni couronne. Agir autrement indique une personne prétentieuse, ou tout au moins ignorante des usages de la bonne compagnie.

Que de blâmes on s'attire encore à propos de cartes, lorsqu'on oublie de les envoyer en temps et lieux ! Toute lettre de faire-part ayant trait à une naissance, à un mariage, à un décès, exige l'envoi de cartes. Quand on reçoit une lettre d'invitation pour un dîner, un bal, une réunion quelconque, et qu'on ne peut faire la visite obligatoire avant et après la réception, il est indispensable de remplacer cet acte de politesse par des cartes. Celles-ci expriment toujours l'acceptation, car en cas de refus, on est tenu de le motiver par une lettre.

L'année 1876 n'a pas encore fait éclore beaucoup de nouveautés dans le champ si fertile et si vaste de la mode, — qui, du reste, était en pleine floraison à la fin de l'année, — et 1875 nous a laissé, sous ce rapport, trop de pain sur la planche pour qu'on puisse en désirer encore.

Le costume de laine est parfaitement reçu comme toilette de visite; aujourd'hui, on le mélange tellement de velours et de soie, on le garnit si bien de fourrures et de belles franges, que son caractère de simplicité primitive disparaît tout-à-fait.

Le velours de chasse à petites ou larges côtes jouit d'une grande faveur en ce moment pour le costume de ville. Tantôt on l'emploie en longue polonaise garnie de lisérés de soie, avec

manches et nœuds de faille; tantôt on en fait le jupon à traine et les manches de la polonaise, qui dans ce cas est en cachemire ou tout autre tissu de laine.

Ce genre est fort adopté pour les jeunes filles et nous avons remarqué sur une d'elles un costume de chasse Louis XV, dont la forme était bien en harmonie avec l'étoffe: — Gilet à longues basques et veston ouvert, garnis tous deux de revers et de poches de soie, avec parements assortis aux manches et boutons d'or. Tunique longue devant, drapée et croisée en biais, et relevée sur le côté derrière où elle retombe en pans carrés sur la traine du jupon. Celui-ci était en velours de soie marron, tandis que le reste était en velours de chasse gris cendré.

La *Neigeuse* est, parmi les nouvelles fantaisies, l'une de celles qui sont le plus en vogue: c'est un gros lainage à fond uni et pointillé inégal tout blanc, imitant les flocons de neige. Il offre ainsi un caractère d'actualité.

La polonaise a repris triomphalement sa position de favorite et tout le monde en est enchanté, car s'il fut un vêtement commode pour toutes les femmes, sans distinction c'est certainement celui-là. Elle est à la fois simple et élégante, et qu'elle soit exécutée en drap ou en velours, elle présente dans tous les cas les mêmes avantages, faisant ressortir les grâces d'une jolie taille.

Sous prétexte de « bal blanc », de sauterie intime, on a organisé, dans

ces derniers temps, de véritables bals où, il est vrai, les très-jeunes étaient en majorité. Nous avons été particulièrement charmée, à l'une de ces réunions, de l'application de la tunique juive aux toilettes du soir. Qu'on se figure cette forme ravissante en blonde espagnole crème, posée sur une robe de faille bleu lumière, décolletée et sans autre manche que l'épaulette coquillée de la tunique. Des camélias rouges, retenant les drapés de la dentelle, donnaient un cachet de grande originalité à cet ensemble charmant.



P. N° 292. — CHAPEAU Créole.

La dentelle espagnole noire, blanche ou jaunée, fait florès le soir, soit pour fichus, écharpes ou garnitures variées, applicables au velours comme à la soie; c'est extrêmement joli. Nous recommandons cette innovation, ainsi que la tunique Juive, aux femmes de goût, comme moyen élégant et pratique de renouveler une toilette déjà portée. Cette forme Juive s'adapte aussi bien aux gazes transparentes, aux tarlatanes légères, aux tulles brodés qu'à la dentelle; nous ajouterons même qu'une tunique Juive en tarlatane blanche garnie de plissés nous a paru délicieuse sur une robe de faille rose que portait une gentille jeune fille.

Encore une bonne note à l'avoir de la mode: c'est la faveur croissante qui se manifeste pour les belles dentelles. Réjouissez-vous, magnifiques volants de Chantilly, d'Alençon, de Malines, qui restiez enfermés dans vos cartons: voici une nouvelle ère qui s'ouvre pour vous! Il est question, en effet, d'enrichir les toilettes de bal et de soirée de ce nouvel élément. On en formera des draperies pour le tablier ou bien encore des coquillés gracieux pour toute la longueur du jupon derrière, y compris la traîne.

Mais où le retour de la riche dentelle se fait surtout sentir, c'est dans les corbeilles de mariage. On nous citait, à ce propos, le fait d'une jeune Hollandaise à qui un oncle généreux a offert, le jour de la signature de son contrat, un carton contenant dix mètres de volants de Malines, ayant coûté deux mille francs le mètre! Quel tourment pour cette jeune femme, lorsqu'elle portera cette garniture posée sur une robe, et combien elle devra redouter les talons de ses danseurs, si jamais elle se hasarde à danser avec une semblable richesse! On nous a montré la dentelle équivalente: c'est vraiment merveilleux de dessin et d'exécution.

Que toutes les imitations qui jouissent d'un si grand succès aujourd'hui paraissent misérables à côté des vraies dentelles, et combien on s'aperçoit que le goût du beau s'est perdu peu à peu parmi nous! Pourtant, ainsi que le vrai, le beau seul est aimable.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 292.

CHAPEAU Créole. — Grand feutre crème, à calotte arrondie et passe soulevée, très-relevée d'un côté. Le bord est garni d'un biais de turquoise et d'une dentelle Colville tombante. Grande plume amazone, de nuance crème, faisant le tour de la calotte et flottant derrière; des coques en faille assortie dissimulent le pied de cette plume. Bandeau et coques en faille pour le dessous.

G. N° 591.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — Costume en faille havane et velours frappé marron et havane. Jupon à traîne, entouré d'un volant ayant 25 cent. devant et 40 derrière; la tête en est soutenue devant par une draperie et deux nœuds. — Une longue écharpe en velours frappé, fixée derrière, entoure le haut du jupon, et ses deux bouts, croisés devant, vont se réunir sur les côtés de la traîne en y formant un nœud. — Cuirasse en lampas havane, ouverte en cœur et garnie sur tous ses bords d'un velours marron. Les manches à sabot sont en faille, bordées de velours, et s'ouvrent sur des bandes de broché que terminent deux plissés de faille. — Lingerie ouverte, en crêpe lisse blanc festonné de soie.

G. N° 592.

TOILETTE POUR VISITE DE CÉRÉMONIE. — Costume en velours frappé, velours uni et faille, couleur prune de plusieurs tons. — Jupon à traîne, en velours frappé. — Tunique duchesse en velours uni, entourée d'un large coulissé de faille et de belles franges à tête de passementerie. Le tablier, drapé et relevé, se fixe derrière sous un pouff en faille coulissée qui borde le dos, de forme cuirasse; une ruche encadre ce pouff et un

nœud de ruban le termine. Manches en velours frappé, ornées d'un jockey dans le haut, et dans le bas d'un volant en faille coulissée. Collier en faille également coulissée. — Chapeau de velours bleu et panache de plumes crème sur le dessus. Bandeau en turquoise crème, avec boucle dorée et aile bleutée sur le côté.

Description de la gravure coloriée n° 1290.

TOILETTES DE BAL. — Costume en taffetas rose de Chine et tarlatane rose pâle. — Jupon à traîne en tarlatane, entouré d'un volant plissé de 25 cent. devant et 40 derrière, surmonté d'un volant en taffetas plissé. — Tunique princesse en tarlatane, s'ouvrant sur le côté dans toute sa longueur; liséré de taffetas au bord, avec boutonnières et larges boutons de roses de nuance assortie. Le bord de la tunique est garni de volants de tarlatane et de plissés de taffetas. Une écharpe drapée à plis remontants, ornée d'un volant, bride le devant de la tunique et la renvoie derrière où elle reste assujettie. Une autre écharpe en taffetas, part de l'épaule gauche, traverse en biais le haut du corps et va se fixer sur le côté de la tunique; là elle forme un large nœud à double coque et bout pendant, orné au milieu d'un groupe de petites roses avec feuillage. Épaulette de roses sur la manche droite, et bandes plissées en crêpe lisse débordant du corsage sur les épaules et les bras. — Roses assorties dans les cheveux. — Gants longs à 9 ou 11 boutons.

2. Costume de jeune fille. — Robe de dessous, de forme princesse, en taffetas blanc, entourée d'un grand volant plissé à larges plis, puis d'un bouillonné à deux têtes plissées; le tout en tarlatane blanche. — Tunique Juive en tarlatane, garnie de blonde blanche sur tous les bords. Cette tunique forme le cœur sur le devant du corsage et dégage les dessous de bras; une ceinture de large ruban bleu pâle sort de cette ouverture pour relever le vêtement en pouff drapé, avec coque et pan tombant dessous. Un pli Watteau ajouté au dos forme une basque gracieuse. Les manches, bouillonnées, sont ornées d'épaulettes en bluets. Touffes de mêmes fleurs dans les cheveux.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

SORTIE DE BAL. — Ce joli modèle se fait en cachemire capitonné; est taillé droit devant et le dos est légèrement cintré au milieu. La manche se fixe dans l'entournure, aux crans indiqués sur le patron; à partir de l'épaule, elle suit le dos jusqu'à la couture du milieu; puis elle se drape légèrement aux crans indiqués à cet effet. Cette manche est ouverte dessus au pointillé et ornée de trois pattes retenues au milieu par des boutons. Le col est en pointes ouvertes derrière et arrondi devant.

Notre patron se compose des quatre pièces suivantes :
1° Devant. — 2° Dos. — 3° Manche. — 4° Col.

(Voir pour ce modèle la gravure dans le texte G. n° 587, qu'on trouvera dans notre prochain numéro, à la page 83.)

ECHOS DE LA MODE

Les visites ne sont plus trop ennuyeuses. D'abord, — c'est la *Vie parisienne* qui le constate, — les hommes consentent à en faire.

Celles de cinq heures, par exemple, font un joli tableau: on se passe les tasses à thé, on boit en jasant et en mordillant un gâteau; les dents blanches croquent les petits pains au foie gras: partout règne le désordre d'un goûter, les chuchotements, la gaieté d'une dinette; ce sont des gants ou des doigts poissés auxquels s'offre un mouchoir de bonne volonté, les bavardages du coin, des demi-teintes brusquées tout à coup par les lampes qu'on apporte, une mélodie jouée au piano sans prétention, un air fredonné, les impressions du matin, les souvenirs de la veille.

*
*
*

Quant aux costumes de cette heure-là, beaucoup de fourrures en harmonie avec leurs couleurs: de la martre zibeline en larges

bandes sur du cachemire de l'Inde blond, du renard argenté sur un mantelet-duchesse en peluche ardoise, du chinchilla sur de la dauphine cendrée, de la loutre sur du velours marron ou sur du drap couleur d'acier, tout galonné d'argent; enfin, des pelisses qui permettent de porter, le jour, des costumes clairs: par exemple, un fourreau de drap blanc ou de grandes polonaises Révolution, en cachemire de l'Inde, rose ou crème, à revers de pékin velouté.

* *

Une toilette type, c'est celle-ci:

La jupe traînante en pékin rose et marron, garnie de deux volants unis de velours marron. La tunique en cachemire de l'Inde rose pâle, garnie à l'espagnole de très-hautes franges mélangées de soie et chenille marron; la poche de côté en velours marron avec des passementeries et des glands de chenille; des cordages marron relevant la jupe de cachemire de l'Inde, qui est à plis plats derrière. Un corsage de cachemire de l'Inde à ceinture de velours marron, fermée par une agrafe d'argent Renaissance; les manches, moitié cachemire et moitié pékin, agrémentées d'une passementerie de chenille et soie, fine comme une dentelle; le grand col marin en pékin bordé de passementerie marron. La capote Bébé en velours épinglé rose à bordure de peluche marron. La veste en cachemire de l'Inde, chamarrée de passementeries et de franges comme la robe. Le tout enveloppé dans une pelisse de loutre.

Quand on retire la pelisse, vous voyez l'effet.

* *

Pour les diners, on a toujours ce charmant corsage fermé au cou et coquettement entr'ouvert sur la poitrine, avec une gaze intérieure.

Pour les nuances, on va du rubis au blanc crème; souvent on mélange les deux. Sur du satin rubis, on jette une tunique de broderie orientale, toute en soie blanche, carrée devant et faisant la pointe derrière; c'est fait avec certains châles de Perse brodés sur tulle.

On remplace les pouffs de fleurs par des nids d'oiseaux. Gentils tout à fait, ces colibris nichés dans la mousse. Le même colibri étincelle dans les cheveux.

Le seul bouquet bien à la mode, c'est la touffe de roses de la reine ou de roses du roi, qu'on agrafe à gauche par un nœud de diamants, et sur laquelle pleuvent des gouttes de rosée en diamants.

Jolis aussi, ces bijoux nouveaux, en émail translucide de différentes couleurs, s'étalant en queue de paon comme les pendants d'oreilles de la Renaissance, et tout saupoudrés de diamants. La brutalité du bijou est corrigée par la recherche de l'art. J'aime assez les porte-bonheur en brillants avec les quatre signes des cartes (cœur, carreau, pique et trèfle) ciselés en agathe rouge et en jaspé noir au milieu du cordon de diamants.

* *

Pour les bals, on a renouvelé la banalité de la robe blanche. La longue traîne de satin blanc, drapée par une main d'artiste, est nouée simplement de trois nœuds à longues coques; le devant, brodé de perles fines à dessins Henri II, a des revers qui s'entrouvent sur le tablier; le corsage serre toujours la taille, à croire moulée sur la femme cette cuirasse emperlée. Une fleur pourpre à l'épaule gauche, une autre fleur dans les cheveux, et la tête givrée de diamants.

L. S.

TOILETTES D'ARTISTES

Le succès que viennent d'obtenir à l'Odéon *les Danicheff*, comédie russe de M. Pierre Newski (et de M. Alexandre Dumas), n'a pas porté seulement sur le mérite de l'œuvre et le talent des interprètes; il s'est étendu aussi à la mise en scène et aux costumes, et l'on nous saura gré certainement de nous en faire l'écho.

Les costumes nationaux sont peu nombreux, — car l'action se passe le plus souvent dans le grand monde où l'on porte l'habit noir, comme à Paris, et où l'élégance féminine est poussée dans ses dernières limites, — mais ils sont d'une exactitude parfaite, ayant été exécutés sur les indications et d'après les dessins d'Adolphe Yvon, l'un des hommes qui connaissent le mieux la Russie moderne.

Quant aux toilettes des dames, elles méritent une mention particulière, à cause de leur richesse exquise et de leur cachet de distinction. On voit que tous les dieux et les déesses de la mode ont passé par là.

Mlle Antonine (*la princesse Lydia*), jolie comme un ange sous sa perruque blonde, a deux toilettes merveilleuses, que nous recommandons aux dilettanti.

La première est une toilette de soirée. Elle se compose d'une robe Louis XVI, à pans relevés et à revers, en satin blanc broché de fleurs et d'ornements en velours bleu faisant relief, avec garniture de boutons en métal ciselé et nœud de satin rouge. Jupe de dessous en faille crème. — Bandeau de velours rouge pour coiffure, avec aigrette de plumes blanches.

La seconde, qui est une toilette de voyage, — même forme de robe, toujours du Louis XVI, mais plus courte, — est en étoffe de soie fond vert, avec écaille de satin vert plus clair, écharpes et garnitures en étoffe orientale. Boutons de nacre noire. — Pour coiffure, un délicieux toquet garni de plumes de paon.

Mme Elise Picard, elle, n'a pas moins de quatre toilettes, et quelles toilettes!.. C'est la plus élégante des douairières.

Première toilette: Robe de chambre en soie gaufrée, violet foncé, avec revers de soie mauve brodée de pensées en chenille, formant relief. Garnitures en guipure d'Anvers. — La tête est enveloppée de guipures, comme celle de la *Vieille dame de Chardin*.

Deuxième toilette: Robe de satin marron foncé, garnie de point d'Angleterre. — Coiffure en velours bleu ciel.

Troisième toilette: Robe de velours nacarat, forme Louis XVI, dite à la *vénérable*, avec jupe de dessous en faille nacarat plus foncé. — Coiffure en diadème de feuilles assorties à la robe, avec baies en or. — La robe est bordée de martre zibeline.

Quatrième toilette: Robe de voyage en drap gris-fer, formant pelisse à brandebourgs de soie de deux gris nattés, avec bordure de chinchilla. — Chapeau très-élégant, en forme de capote, plissé à la vieille, en satin gris et garni de chinchilla pareil à celui de la robe.

Citons aussi pour mémoire les toilettes très-brillantes de Mmes Gravier et Eiram et les costumes tout à fait réussis de Mlle Hélène Petit.

F.

MON JARDIN

II

Continuons, en compagnie de M. Smee, l'agréable promenade qu'il veut bien nous permettre de faire à travers son jardin. Rien de plus intéressant, de plus instructif et de plus pratique que les indications réunies dans le chapitre intitulé : *Plan général de mon Jardin*.

L'opinion commune est qu'il faut, dans les jardins, tout sacrifier à l'effet général; mais, dit M. Smee, « on n'obtient ainsi qu'un seul résultat : embrasser tout le jardin d'un coup d'œil. Ce plan, selon moi, engendre la monotonie et je préfère de beaucoup les petits tableaux. J'ai donc adopté un plan tout contraire et les visiteurs de mon jardin doivent marcher longtemps avant d'admirer tous les points pittoresques qu'il présente; ils rencontrent à chaque pas, là où ils s'y attendent le moins, des endroits qui semblent sauvages, tout en étant cultivés, et des cultures spéciales qui présentent un grand intérêt.

« J'ai voulu, par tous les plans que j'ai réalisés dans mon jardin, suggérer à l'esprit que l'arrangement adopté est le seul réellement praticable, de telle façon que, dans les endroits mêmes qui doivent le plus à l'art, tout paraît naturel.

« J'ai distribué mes légumes, mes fleurs, mes arbres fruitiers de manière qu'ils forment un tout harmonieux. En elles-mêmes une planche de carottes, ou une rangée de pois en fleurs, sont de magnifiques spectacles; aussi ai-je fait alterner des planches de légumes et des arbres fruitiers avec des plates-bandes et des massifs de roses, de fougères et de plantes alpines. »

Dans le tracé de son jardin, M. Smee a fait en sorte d'éviter, en général, la ligne droite et les figures géométriques telles que les ovales, les cercles, les octogones, qu'il croit peu convenables pour l'horticulteur et peu pittoresques, sauf dans les endroits où elles paraissent naturelles.

« Les plates-bandes placées devant la maison affectent la forme de parallélogrammes, ce qui prête à l'harmonie. L'endroit destiné au jeu de croquet est aussi disposé en parallélogramme, parce que les cerceaux qui servent au jeu faisant une figure géométrique, l'œil serait choqué s'ils se trouvaient entourés par des lignes courbes. »

Au-dessous d'un grand saule, M. Smee a fait disposer un berceau pour s'abriter contre les rayons du soleil. Les rossignols, les fauvettes et les roitelets aiment cet endroit; leur chant, se mariant au murmure éternel du ruisseau, forme un concert qui calme délicieusement le système nerveux agité par les excita-

tions d'une journée passée dans la ville. Les branches inférieures du saule ont été abaissées pour former cette tonnelle (on peut la voir dans notre avant-dernier numéro); sur ces branches grimpent les roses, le chèvrefeuille et la clématite. On pourrait donc s'écrier avec Shakespeare : « C'est un véritable » dais de sombre chèvrefeuille, de délicieuses roses musquées » et d'églantine. »

C'est dans une autre partie du jardin que se trouve le terrain mis à part pour le jeu de croquet : car rien ne manque dans la propriété ou plutôt dans le paradis terrestre de M. Smee. Cet endroit a été choisi à cause de l'ombre que projettent quelques beaux tilleuls dans l'après-midi, heure à laquelle on se livre ordinairement à ce délassement. Tout auprès se trouve un kiosque couvert de chaume, où l'on sert des rafraîchissements lorsque quelques amis viennent visiter le jardin.

Après du terrain réservé aux plantes alpines, se trouve un pont pittoresque; là on peut admirer de splendides spécimens d'*Arundo donax* et de beaux roseaux indigènes; le fond du ta-

bleau est formé par un massif de digitales. Répondant à la pensée de Walter Scott, « la digitale et » la belladonne » vont côte à côte, emblèmes » de l'orgueil et » du châtiment. »

Lorsque M. Smee veut changer quelque chose au plan de son jardin, il commence, nous dit-il, par porter sur du papier quadrillé les dimensions exactes du terrain sur lequel s'étendront ces modifications. Cela fait, il trace ce qu'il désire, et



Le Jeu de Croquet.

le jardinier exécute le dessin sous la direction de l'auteur.

« Mon jardin, ajoute M. Smee, bien que de dimensions fort modérées, présente une grande variété de scènes. Deux endroits séparés par un espace de quelques pieds différent du tout au tout. Le vrai principe à suivre pour construire un jardin est de se pénétrer de l'aspect du paysage et des objets naturels les plus frappants. Sans doute, il faut de grands efforts d'imagination pour produire des tableaux variés; mais quiconque a le goût du beau peut facilement faire exécuter les scènes qu'il conçoit; sans doute aussi cela coûte quelques soins, mais n'est-on pas ensuite amplement récompensé par la jouissance que procure la contemplation de scènes aussi pittoresques et aussi délicieuses? »

Après nous avoir montré son jardin au point de vue de l'ensemble, M. Smee nous fait passer en revue tout ce qu'il contient, en commençant naturellement par le règne végétal, et il faut lui rendre cette justice qu'il sait donner de l'intérêt à ce qui offre d'ordinaire le plus d'aridité. S'il décrit un arbre, une fleur ou un fruit, et que l'occasion se présente de faire une remarque piquante, il n'a garde d'en priver le lecteur. Parlant, par exemple, de l'absinthe « que les Français emploient beaucoup aujourd'hui, » il ajoute bien vite : « Le mal fait aujourd'hui

par cette plante est incalculable, et je la cultive pour la montrer à mes amis anglais et les avertir de ne jamais introduire une si horrible drogue dans notre pays. »

A propos du melon, il reproduit un rapprochement philosophique que beaucoup d'entre nous pourraient méditer avec fruit :

« Les melons sont comme les amis ; on en trouve à la douzaine, mais il n'y en a pas un sur vingt qui vaille quoi que ce soit. »

La tulipe, on le sait, a sa place marquée dans l'histoire. Francis raconte, dans ses « Chroniques et Caractères de la Bourse », que, en 1634, éclata, dans les principales villes de Hollande, ce qu'on pourrait appeler la fièvre des tulipes. Le prix de ces plantes dépassa bientôt leur poids en or ; dans une certaine occasion, on donna en échange d'un seul oignon des marchandises ayant la valeur de 2,500 florins ; une autre fois, on paya un oignon six hectares de terre. La spéculation s'en mêla, et des milliers de florins changèrent de mains pour des tulipes que ni courtiers, ni acheteurs, ni vendeurs n'avaient jamais vues. Et M. Smee de faire malicieusement observer qu'aujourd'hui la spéculation est tout aussi effrénée à la Bourse sur des choses qui ont encore moins de valeur qu'un seul oignon de tulipe.

A cette réflexion, on reconnaît un ami passionné des plantes. Aussi notre auteur déclare-t-il que toutes celles qu'il cultive sont pour lui, chaque fois qu'il visite son jardin, une source d'intérêt et de grande satisfaction. Et, à l'appui de cette déclaration, il cite un passage de Longfellow qui suffirait, en effet, à faire aimer les fleurs.

« Nous voyons, a dit le poète, avec une sorte d'affection crédule, de joie enfantine, s'ouvrir leurs tendres boutons, emblèmes de notre propre résurrection ; emblèmes d'une demeure meilleure et plus brillante. »

Les fougères sont, de la part de M. Smee, l'objet d'une prédilection toute particulière. Une des espèces qu'il affectionne le plus est l'*Athyrium Filix-Femina*. Plusieurs variétés de cette fougère dévient si considérablement du type naturel qu'il est fort difficile de les reconnaître. Aussi, dit M. Smee, « je ne manque jamais de faire remarquer à mes visiteurs qu'elles rappellent un peu ces costumes excentriques que les dames portent souvent au bal : quelque extravagants qu'ils soient, on arrive cependant à reconnaître que ce doivent être des robes. »

Restons sur cette réflexion tout anglaise ; ce n'est évidemment point à nos lectrices qu'elle s'applique, et elle ne diminue en rien le mérite du beau livre édité avec tant de soin par M. Germer Baillère.

Robert HYENNE.

THÉÂTRES

ODÉON. — Après avoir vécu de reprises depuis sa réouverture, l'Odéon s'est enfin décidé à nous donner du nouveau, ce qui prouve qu'il en est encore au monde. A la vérité, il a fallu aller jusqu'en Russie pour le trouver, mais aujourd'hui, M. Alexandre Dumas aidant, Saint-Petersbourg n'est guère plus loin quel'Odéon !

L'œuvre nouvelle, qui est en même temps le grand succès du jour, est une comédie en quatre actes, dont l'auteur russe

s'abrite sous le pseudonyme de Pierre Newski. Elle a pour titre le nom d'une famille de haut rang : *les Danicheff*. C'est une pièce d'un caractère étrange et profondément original ; elle révèle au public des mœurs qu'il connaît peu ; elle lui présente des tableaux auxquels il n'est pas habitué ; enfin, elle est d'un bout à l'autre attachante à la fois et touchante, parce qu'elle est humaine et vraie. De là le très-grand effet qu'elle a produit.

Au point de vue de l'interprétation, on a surtout applaudi, à côté de Mmes Antonine et Elise Picard, un jeune débutant d'un talent presque égal à celui de Worms. M. Marais est un comédien d'avenir et sa place nous paraît marquée déjà à la Comédie-Française.

AMBIGU. — D'un roman de cape et d'épée qui fut le plus grand succès d'Amédée Achard, M. Paul Féval a tiré un drame en cinq actes et huit tableaux, qui, quoique monté avec beaucoup de luxe, pourrait bien ne pas fournir une très-longue carrière. Ce malheureux *Belle-Rose*, en

passant du livre à la scène, a perdu plus qu'il n'a gagné. C'est, en général, le sort des héros de roman condamnés à subir pareille opération.

Quoi qu'il advienne de celui-ci, rendons justice aux efforts de M. Paul Deshayes, au talent de Mlle Marie Grandet et à la verve spirituelle de Mlle Reynard.

FOLIES-DRAMATIQUES. — Sur cette scène où fleurit l'opérette, — laquelle n'a absolument rien de commun avec l'oranger, — nous retrouvons *la Belle-Poule*, c'est-à-dire Mlle Schneider. Tout a été fait pour elle, la pièce aussi bien que la musique, et tout disparaît devant elle. S'il reste quelque chose de l'œuvre de M. Hervé, ce sera certainement le souvenir de Mlle Schneider. Mais à qui la faute ?

HOR-FROG.



Pont pittoresque.

PLANCHE G. N° 591. — DESCRIPTION, PAGE 26.



TOILETTE DE RÉCEPTION



Jules David

Bonnard 1290

A. Levy, imp. r. des Marais, 66.

At. Goubaud & Fils Ed^r Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{lle} M^{me} Bataillon, 5, r. Chérese - Eau Figaro, B^t Bonne-Nouvelle, 1.

Ceinture Régente de M^{me} De Vertus Science, 2, Aubert, 12 - Parfums de Pinaud & Meyer, B^t des Italiens, 30.

Machines à coudre, H Seeling, B^t Sebastopol, 70, et r. N^o des P^{ts} Champs, 37.

Entered at Stationer's Hall.

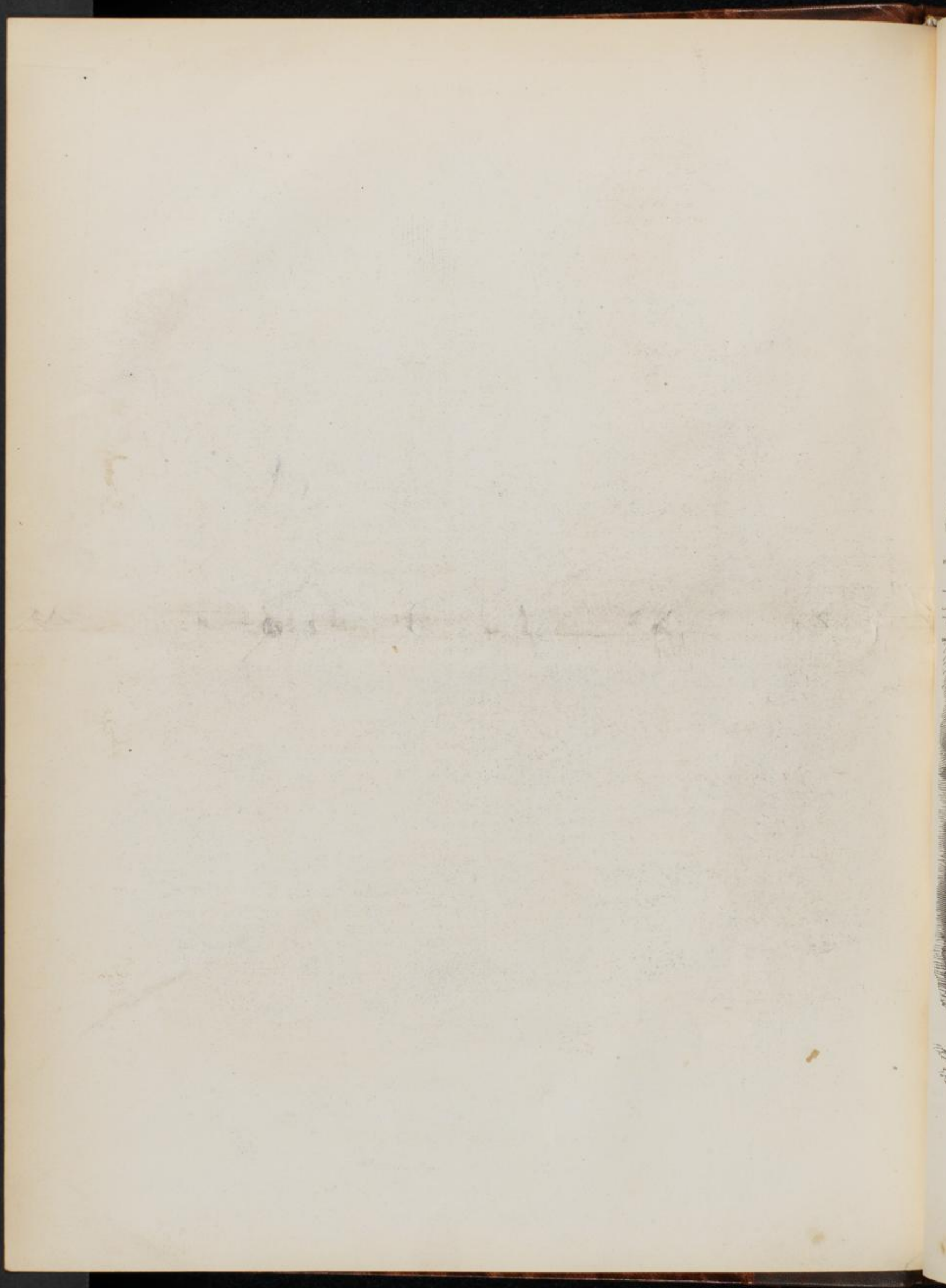


PLANCHE G. N° 592. — DESCRIPTION, PAGE 26.



TOILETTE POUR VISITE DE CÉRÉMONIE

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

L'un des membres les plus sympathiques de l'Académie française, M. Ernest Legouvé, exposait dernièrement dans une lettre adressée au journal le *Temps*, une idée qui nous a paru heureuse. L'ingénieur écrivain, ayant en vue ce qu'il appelle le *Théâtre de campagne*, proposait de demander à quelques auteurs dramatiques « une suite de pièces courtes, faciles à monter, à la fois agréables et honnêtes, de façon que toutes les oreilles puissent les entendre, et que toutes aussi aient plaisir à les écouter. » C'était le moyen d'arriver à composer pour les châteaux, par exemple, un répertoire d'œuvres s'harmonisant avec l'horizon restreint d'un salon, se trouvant là dans leur cadre, y prenant leur véritable physionomie et peut-être y rencontrant leurs plus naturels interprètes.

De cette idée émise par M. Legouvé est née, sous la plume fine et délicate de Mme George Sand, une de ces œuvres exquises dont elle a le secret. Nous ne pouvons mieux la signaler à l'attention de nos lecteurs et de nos lectrices qu'en la plaçant sous leurs yeux, et c'est ce que nous nous empressons de faire.

Robert HYENNE.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

SAYNÈTE

Personnages :

PERRETTE, PIERROT (1), M. CROCHARD, MADELON.

SCÈNE PREMIÈRE

Dans la salle à manger de M. Crochard, à la campagne, porte au fond donnant sur une cuisine. Porte à droite allant chez M. Crochard, cheminée à gauche, une table avec un couvert.

Madelon, puis Perrette.

MADELON

De la crème sans lait et du lait sans eau ! aux environs de Paris ! suis-je sorcière, moi, suis-je fée pour trouver ça ? Ah ! tiens, voilà Perrette ; peut-être... Bonjour, Perrette, comment ça va-t-il, Perrette ?

PERRETTE, avec un pot au lait sur la tête.

Ça va bien ; et vous, madame Madelon ?

MADELON

Oh ! moi, je ne suis pas madame et ne le serai jamais.

PERRETTE, posant son pot au lait sur la table.

Bah ! qui sait ? un bourgeois peut bien épouser sa gouvernante, ça s'est vu !

MADELON

J'ai affaire à un maître trop difficile à contenter. Un gourmand... ça n'est pas un mal, un cordon bleu aime à être apprécié. Mais celui-là, s'il a de bons moments, il a encore bien plus de caprices ; il demande des choses impossibles, et avec ça, monsieur ne veut pas payer le prix des choses. Il épluche les notes, faut voir !

PERRETTE

Il est chiche. Je sais ça, mais je croyais que, pour sa bouche, il ne se refusait rien.

(1) En costume de domestique villageois, ou en pierrot de la comédie, au choix.

MADELON

Pas grand'chose, mais il est méfiant et dit qu'il ne veut pas être volé. Par exemple, il prétend que toutes les laitières du pays sont des empoisonneuses.

PERRETTE

Dame ! il y a du vrai !

MADELON

Mais toi, Perrette, tu es une honnête fille, tu ne voudrais pas...

PERRETTE

Moi, je n'empoisonne pas mon lait, mais quelquefois, dame ! il le faut bien, j'allonge la sauce avec de l'eau ; ça n'est pas malsain, on a tant de pratiques à contenter !

MADELON

Mais ça ne les contente pas ! Monsieur dit que sa crème est du lait, et que son lait n'est que de l'eau. J'ai beau lui dire que c'est la faute des herbes du pays, qui sont fades, il ne se paye d'aucune raison. Voilà huit laitières que nous faisons ! Mais toi, Perrette, si tu voulais y mettre de la bonne foi, tu aurais la pratique.

PERRETTE

Et je ne serais pas payée plus cher que les autres ?

MADELON

Si fait ! j'y mettrais du mien, pour contenter monsieur, sauf à me rattraper sur autre chose.

PERRETTE

Combien donneriez-vous ?

MADELON

Pour aujourd'hui, tout ce que tu voudras. Je n'ai pas le temps de marchander. Monsieur va demander son café ; si je pouvais le servir à son gré, il serait aimable pendant huit jours et je pourrais lui demander tout ce que je voudrais !

PERRETTE, à part.

Ah ! oui dà ! (*Haut.*) Je ne puis pas vous contenter aujourd'hui, Madelon. (*Montrant son pot.*) Toutes mes vaches sont tirées et tout ce lait-là est baptisé. Puisqu'il s'y connaît... mais demain...

MADELON

Ah ! bien oui, demain, voilà déjà neuf heures ! Dans une demi-heure, il va sonner. Il faut que je coure chez la Claudine, je lui ferai tirer sa vache devant moi et je payerai ce qu'elle voudra. Adieu, Perrette. (*Appelant.*) Pierrot ! Pierrot... (*Elle va à la porte de la cuisine.*) Pierrot ! m'entends-tu ? répondras-tu ? (*Regardant dans la cuisine.*) Personne ! le drôle est sorti ! Juste au moment où j'ai bescin de lui pour garder la maison !

PERRETTE

Vous allez le trouver par là en sortant. Allez, allez, Madelon, je reste jusqu'à ce qu'il revienne.

MADELON

Ah bien, merci, Perrette, tu me rends service. Mais si monsieur sonnait... n'y vas pas, tu m'entends ! Envoie-lui Pierrot.

PERRETTE

Il est donc...

MADELON

Oui, oui, très-entreprenant.

PERRETTE

A son âge!

MADELON qui a pris son panier dans la cuisine.

Oui, oui! c'est comme ça! (*Elle sort.*)

SCÈNE DEUXIÈME

Perrette, puis Pierrot.

PERRETTE

Quelle bonne idée j'ai eue! et comme le hasard m'a bien servi! Faut dire aussi que j'ai bien manœuvré ça! Tiens, voilà Pierrot.

PIERROT, venant de l'intérieur.

Ah! ma Perrette! (*Il veut l'embrasser.*)

PERRETTE

Non! c'est trop tôt! Notre mariage n'est pas si décidé!

PIERROT

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc?

PERRETTE

Il y a que mon pauvre père ne peut pas me marier sans un sou.

PIERROT

Qu'est ce que ça me fait?

PERRETTE

Ça me fait à moi. Je ne peux pas m'établir comme une malheureuse, sans un brin de toilette et sans une seule vache. M. Crochard, ton maître, menace de tout faire saisir chez nous, parce que nous lui devons mille écus. Il ne veut plus attendre, l'usurier, et il fera vendre notre bétail aux enchères. Comme ça, nous serons ruinés.

PIERROT

Ah! le vilain homme, le mauvais cœur! (*Il pleure.*)

PERRETTE

Voyons, ne te déssole pas! J'ai eu une idée qui peut nous sauver. Mais il faut que tu m'aides.

PIERROT

Tout de suite, voyons.

PERRETTE

Fais-moi avoir une entrevue, tête à tête, avec ton maître.

PIERROT

Tête à tête... une... quoi?

PERRETTE

Une entrevue, une conversation.

PIERROT

J'ai bien compris; j'en serai?

PERRETTE

Non, ce ne serait plus un tête à tête.

PIERROT

Tu as donc des secrets que je ne sais pas?

PERRETTE

Non, mais... il est libertin, tu sais?

PIERROT, soupirant.

Oh! oui!

PERRETTE

C'est un vieux fat, affreux, qui veut faire croire à ses bonnes fortunes. Avec lui, pour peu qu'on se défende, on ne court pas grand risque, je sais cela par la petite Charlotte qui a tenté l'épreuve et qui s'en est bien tirée. Elle l'a gifflé en douceur et sans bruit; sans bruit, remarque bien! Ton maître lui a remis les intérêts de sa dette, et, comme elle lui a laissé espérer qu'elle serait plus patiente une autre fois, elle espère se faire exempter de la dette entière. Tu vois, c'est bien simple!

PIERROT

C'est bien simple, c'est bien simple!... pas tant que ça, peut-être!

PERRETTE

Ce sera tout simple avec moi, car j'ai plus d'un moyen de séduction... Tiens! regarde ce pot, c'est pure crème, tout ce qu'il y a de plus frais, de plus moelleux, une vraie fleur!

PIERROT

Ah? Voyons! (*Il touche le pot.*)

PERRETTE

Laisse ça, ce n'est pas pour ton bec! Figure-toi que justement la Madelon en cherche partout, elle n'en trouvera pas, et moi je tiens mon gourmand...

PIERROT

Par le bec! c'est ça!

PERRETTE

Tu comprends, avec cette friandise, quelques jolies paroles...

PIERROT

Des paroles?

PERRETTE

Quelques doux regards au besoin...

PIERROT

Des regards?

PERRETTE

Il n'en faudra guère, va! la crème est si bonne!

PIERROT

Elle est donc bien bonne? Laisse-moi goûter pour voir! (*Il veut boire à même le pot.*)

PERRETTE

Prends une tasse au moins! Tu as peut-être mangé de l'oignon, tu ferais tourner...

PIERROT, apportant une tasse.

Je n'ai rien mangé encore, et j'ai grand soif!

PERRETTE, lui versant un peu de crème.

Oh ! je ne t'en donnerai guère !

PIERROT

Rien qu'une goutte ? (*Il l'avale.*) C'est... comme tu dis, une vraie fleur ! un sirop de toutes les herbes des prés ! (*Il veut s'en verser encore.*)

PERRETTE

C'est assez, gourmand ! Tu es donc gourmand aussi, toi ?

PIERROT

Oh ! non ! Mais quand je pense que tout cela a passé par tes jolis doigts ! — Tiens ? ils sont tout froids. Tu es glacée, ma Perrette, chauffe-toi donc ! (*Il met du bois dans la cheminée.*)

PERRETTE, à la cheminée.

Sais-tu, Pierrot, que si je réussis à attendrir l'usurier, nous en aurons aussi, nous, du bon feu, dans notre petite maison, et du bon temps quelquefois, pourquoi non ?

PIERROT, qui est retourné auprès du pot au lait.

Pourquoi non ? Certainement ! Mais... (*Il se verse encore de la crème.*)

PERRETTE, sans le voir.

Mais quoi ? Nous avons à nous deux pour dix mille francs de terres et de bétail. Tu es bon jardinier et je m'entends à soigner les bêtes.

PIERROT, qui a avalé la tasse pleine.

Les bêtes ! les bêtes ! est-ce pour moi que tu dis ça ?

PERRETTE, se retournant.

Quelle idée ! Viens donc te chauffer aussi. On dirait que tu es contrarié ?

PIERROT, s'approchant, et parlant le dos à la cheminée pendant qu'elle est assise devant le feu.

Non, mais je pense...

PERRETTE

A quoi ?

PIERROT

La crème est bonne... je pense, moi, sais-tu, Perrette ? je crois que ça suffirait. (*Il retourne à la table.*)

PERRETTE

Tu te trompes, il faut que je parle à ton patron.

PIERROT

Ah oui ! tu veux lui plaire ! (*A part.*) Ah bien, alors... (*Il boit la seconde tasse de crème et s'essuie du revers de sa manche dès que Perrette le regarde.*)

PERRETTE

Dis donc, Pierrot, sais-tu une chose, toi ?

PIERROT, inquiet, regardant le pot au lait.

Tu t'imagines ?...

PERRETTE

J'en suis sûre, tu es jaloux !

PIERROT

Ah dame ! je ne dis pas ! si...

PERRETTE

Si... si je te trompais, n'est-ce pas ? Je n'appelle pas ça être jaloux. Tu serais dans ton droit de me mépriser et de me battre. J'appelle jaloux un ingrat, un injuste, un fou, qui se méfie d'une honnête femme et qui, pour un mot, un regard, une apparence, un rien, l'accuse d'être infidèle et la tyrannise. Je t'avertis, Pierrot, que si tu es comme ça, je ne serai jamais ta femme.

PIERROT, allant à elle.

Jamais ma femme ? qu'est-ce que tu dis là ?

PERRETTE

Oui, oui, je vois bien que tu as du souci parce que je veux parler à M. Crochard.

PIERROT

Mais non, mais non, Perrette ! ça m'est égal, va ! Je sais bien que... seulement je trouve que... c'est à cause des choses que...

PERRETTE

Que, que, que... t'expliqueras-tu ?

PIERROT, à part.

Je ne saurai pas dire... (*Versant de la crème dans la tasse.*) Allons ! pour me donner du courage ! (*Il avale.*)

PERRETTE

Parleras-tu, à la fin ?

PIERROT, revenant à elle.

Voilà ce que c'est, Perrette ; quand on aime, on est jaloux de tout. Je suppose que mon patron te regarde... comme je te regarde à présent, comme ça, tiens ! qu'il examine ton joli menton, ta jolie bouche...

PERRETTE

Eh bien ? c'est ce qu'il faut !

PIERROT

D'accord ! mais s'il a envie de tâter ta main douce, comme ça... de la baiser, comme ça ! et de regarder de plus près tes beaux yeux, comme je fais à présent...

PERRETTE

Après ?

PIERROT

Après, après... s'il lui prend envie... ça lui viendra bien sûr, de baiser tes beaux cheveux, comme ça, et ton front blanc, comme ça, et puis...

PERRETTE

En voilà assez. A l'idée de ces hardiesses-là, je sens pousser mes ongles pour le griffer.

PIERROT

Bien ! Mais si tu griffes, il sera furieux, parce que ça se verra, et il ne pourra pas faire croire que tu as été aimable avec lui. Donc, tu n'obtiendras rien, à moins de lui laisser prendre quelques baisers, et tu n'as pas ce droit-là. Tu es ma promise et je

te veux avec toute ta dot d'agrèments et de primeurs. Tes mains, tes yeux, ton front, tes joues, tout cela est à moi et je ne veux pas en céder l'étréne au patron, tu m'entends ? Je ne veux pas !

PERRETTE

Et si je veux, moi, qu'est-ce que tu feras ?

PIERROT

Je mourrai de chagrin, et tu seras bien avancée !

PERRETTE

Ne meurs pas et ne sois pas si simple. Comment peux-tu croire... Voyons, mon pauvre Pierrot, faut-il te jurer qu'il ne me touchera pas seulement du bout du doigt ? Je m'en tirerai par des promesses.

PIERROT

Eh bien, voilà ce qui est plus mauvais que tout. Tu ne peux pas promettre ce que tu m'as promis.

PERRETTE

Mais songe donc ! Pas de mariage sans ça. Au lieu qu'avec du temps, en deux ou trois ans, nous serions quittes. Oui, je t'en réponds, avec mes œufs, mes fruits, mon laitage, je te jure que nous payerons les mille écus sans nous gêner. Mon père m'a dit que si je voulais me charger de la dette, il me donnerait son plus beau pré avec la petite maison. Elle n'est pas grande, c'est vrai, mais tu bâtiras à côté une étable pour trois vaches, un apprentis pour le cochon gras et les poules ; avec ça, nous aurons la maison à nous seuls. Elle n'est pas jolie, nous planterons une vigne, une belle vigne pour l'enguirlander, et des rosiers pour qu'il y sente bon... *(Elle s'est approchée de Pierrot pour lui parler, et s'interrompt tout à coup en entendant remuer au-dessus.)* Ah ! mon Dieu, voilà ton maître qui est levé ! Est-ce qu'il va venir ?

PIERROT

Sans doute ! aussitôt éveillé, il crie la faim ! Il ne faut pas qu'il te trouve ici. Emporte tes sabots et va-t'en dans la cuisine.

PERRETTE

Tu vas lui demander de me recevoir ?

PIERROT

Oui, va ! dépêche-toi !

PERRETTE

Je ne trouve pas mon autre sabot ! *(Elle cherche dans la cheminée.)*

PIERROT, à part.

Elle y tient, à le voir. Eh bien, moi, je n'y tiens pas... Attends, attends ! *(Il avale lestement le reste de la crème et verse la carafe dans le pot au lait.)* *(A Perrette.)* Eh bien, va donc ! il sera de mauvaise humeur s'il te trouve ici...

PERRETTE

C'est mon sabot... le voilà... *(M. Crochard paraît.)*

PIERROT, à part.

Trop tard !

George SAND.

(La fin au prochain numéro.)

LES ANNIVERSAIRES

M^{me} de Sévigné dit qu'elle en fait de tout, et ce trait seul donnerait la note de son cœur. Anniversaires de joie et anniversaires de deuil, souvenir du bonheur envolé, consécration de celui qui dure encore, étapes du cœur où il fait bon se retremper dans la route aride de la vie ; véritables oasis de l'âme fatiguée, où celle qui aime ou qui a aimé vient reprendre ses forces, oublier un instant et revivre ce qui a été vécu. Ah ! les mères les auraient inventés si nul autre n'y avait pensé.

Celle qui a tenu un homme tout petit sur ses genoux, qui l'a bercé, qui l'a nourri, celle-là veut revoir, veut évoquer souvent ces heures délicieuses ; elle voudra toujours dans son fils retrouver « son petit », mot délicieux dans sa simplicité, et qui est sorti tout pur du cœur maternel.

Quoi ! il grandirait, il partirait, il lui ferait verser des larmes, et elle ne pourrait pas lui dire une fois au moins chaque année : « Tel jour, à telle heure, je t'ai mis au monde ; j'ai souffert » et alors et bien souvent encore pour toi. Je t'ai couché dans » ton berceau, j'ai veillé bien des nuits. Que les autres voient » en toi un homme ; tu es, à travers les longues années, mon » petit enfant. Tel jour je t'ai donné à Dieu, tel jour les vieux » parents t'ont béni.

Anniversaire, tout cela, — anniversaire dont le souvenir est aussi long que la vie.

Et n'est-ce point quelque chose dans cette course si souvent douloureuse d'avoir connu le bonheur même le plus fugitif, et de posséder ce don, vrai présent du ciel, qui permet de le faire revenir, de faire apparaître, de ressaisir en quelque sorte un fantôme évanoui. — « Souvenir, jeunesse sans fin qui nous accompagne jusqu'au terme de la vie. » — Non, le poète ne dit pas vrai : dans la tristesse, la pire douleur n'est pas le souvenir des jours heureux ; une bien pire encore serait d'en avoir perdu la mémoire : ce serait alors véritablement la nuit sans un rayon.

Vieux, il est doux de se dire qu'on a été jeune ; malheureux, il est consolant de se rappeler qu'on a été heureux ! Et si ces anniversaires de jours passés à jamais font couler des larmes, ce sont des larmes qu'il est juste de pleurer. Les plus tristes, les plus déchirants anniversaires ont leur consolation. Comme une lampe dont la lumière pâlit pendant une longue veille et menace de s'éteindre, mais dont une main vigilante vient renouveler l'huile, ils jettent une clarté, ils font brûler plus vivement dans le cœur des souvenirs qu'on ne veff point laisser disparaître. Oui, il est juste que même dans la mort tout soit consacré ; c'est comme une voix qui s'en va dire à ceux qui ne sont plus que leur place dans la tendresse est gardée.

Pour les peuples, pour les hommes, pour les forts et pour les faibles, les anniversaires sont salutaires, et le plus banal, celui de l'année qui commence, par exemple, n'est-il pas plein d'enseignements sans nombre ? Est-il un cœur à qui il ne vienne crier quelque chose ? Où est-elle la vie qui se retrouve toute pareille ? Ou joies, ou peines, ou larmes ou sourires, chacun a reçu de ce temps mystérieux quelque présent qu'il n'attendait point. On en a vu tomber sur la route, et on en a vu naître, et nul ne se retrouve à la même place.

Mais les meilleurs de tous sont les anniversaires d'enfant : dans les larmes, ils consolent ; dans le bonheur, ils font pleurer. Quelle joie, quel tendre orgueil à voir croître ces êtres charmants, à se sentir toujours plus enlacé par ces petites mains aimantes ! Quelle volupté même de sentir qu'on a souffert pour eux.

B. V.-P.

REVUE DES MAGASINS

A voir les costumes de Mlle Marie BATAILLON, on devine la femme qui devra les porter. Cette couturière émérite se pénètre si bien des qualités de sa clientèle qu'elle l'habille toujours d'une façon parfaitement en harmonie avec son caractère et son genre. Mlle Marie Bataillon sait donner un ensemble grave et respectable à la toilette d'une femme âgée; le costume d'une jeune fille est, au contraire, empreint de grâces toutes juvéniles; pour une jeune mondaine, elle saura trouver un tour gracieux et inédit plein de charme. Tout cela explique de reste le chassé-croisé des visiteurs dans les salons de la rue Thérèse, 3.

La tunique Juive, qui est fort goûtée de nos Parisiennes, est parfaitement rendue par Mlle Bataillon, et nous en avons vu un charmant spécimen dernièrement. Ce modèle était en velours bleu, découpé très-bas sur les côtés depuis l'épaule, également échancré en cœur et prolongé pour le milieu devant. Sur tous les bords, un galon d'argent et de larges palmes brodées d'argent, qui remontaient en mourant du bas vers le haut.

Comme toilette de bal, nous recommandons à l'attention de nos lectrices le modèle suivant: — Robe de faille rose tendre, décolletée et recouverte d'une seconde robe de crêpe blanc. Celle-ci forme cuirasse devant; le dos est de forme princesse; longue traîne de bouillons houleux à la façon des vagues. Une guirlande de pensées sauvages borde la cuirasse et les côtés de la traîne blanche, encadrant ainsi le devant de la robe rose. Sur les manches courtes, en crêpe blanc bouillonné, repose une épaulette de mêmes fleurs.

Mlle Marie Bataillon possède un talent très-personnel; jamais on ne trouvera chez elle des copies d'une autre maison.

— Vouloir prouver à nos lectrices qu'une machine à coudre est aujourd'hui un meuble de première nécessité, que toute femme doit avoir chez elle, serait un non-sens, car c'est une vérité incontestable pour elles et pour nous. Aussi n'est-ce pas notre intention, et si nous abordons ce sujet, c'est uniquement pour leur donner des indications indispensables et les guider sur un point aussi important.

Il ne suffit pas, en effet, de vouloir un objet de cette valeur pour se le procurer; il faut encore posséder certaines connaissances et ne pas faire à la légère une acquisition qui doit durer si longtemps. Mais les femmes ne sont généralement pas très-versées dans la mécanique; aussi, ne pouvant se rendre compte assez exactement de la valeur des machines à coudre que tout le monde leur offre, doivent-elles s'en rapporter aux pièces officielles, aux rapports des Jurys des différentes Expositions industrielles. Ces jugements, rendus par des hommes compétents et d'une honorabilité reconnue, établissent la réputation des fabricants d'une manière qui ne peut soulever aucune objection.

La compagnie *Wheeler et Wilson* a, sous ce rapport, les meilleures pièces à produire et nous nous contenterons de citer le *Rapport officiel du Jury de l'Exposition universelle de Paris en 1867*. Ce sera notre conclusion et le meilleur éloge que nous puissions faire de ces machines.

« Le jury de 1867, comme ceux de 1855 et 1862, considère la machine *Wheeler et Wilson* comme la plus simple: elle est construite suivant les règles de la bonne mécanique et dans les meilleures conditions... Ces machines, étant indépendantes des câbles à rainures, sont légères et fonctionnent sans bruit. Il faut, du reste, que les fabricants soient bien sûrs de l'excellence de leurs produits, puisqu'ils garantissent leurs machines pendant cinq ans, non-seulement contre tout vice de construction, mais encore contre l'usure et tous frais de réparations. »

Suivent les noms et la déclaration de la *Médaille d'or* accordée à la compagnie *Wheeler et Wilson*, comme la récompense la plus haute qui ait été donnée à une machine à coudre.

L'agent de la compagnie est pour la France M. Henri Seeling; les dépôts pour Paris: boulevard de Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

SPÉCIALITÉS

Connaitre un moyen infaillible pour entretenir la beauté de la chevelure et ne pas l'indiquer à qui vous intéresse serait une faute dont nous ne voulons point nous rendre coupable envers nos lectrices.

Nous sommes à même, en effet, de leur indiquer une merveilleuse découverte faite par les Indiens et rapportée en France par le savant docteur Nakson.

L'Eau indienne, la Pommade indienne et la Liqueur indienne de Marie Goa sont des produits exclusivement composés de plantes aromatiques; on connaît l'instinct et la sagacité des Indiens au sujet des milliers de plantes qui poussent sous leur climat et dont ils connaissent si bien les propriétés.

Ces trois produits ont une vertu incontestable sur les cheveux et la barbe même, qu'ils fortifient; sous leur action bienfaisante et après un traitement assidu, les cheveux cessent de tomber, et au bout de quelque temps on s'aperçoit d'une croissance sensible.

L'Eau et la Pommade indiennes s'emploient simultanément; la Liqueur indienne remplace la pommade pour les personnes qui n'aiment pas les corps gras sur la tête.

En envoyant un mandat de poste de 10 fr. à l'adresse de M. Marie Goa (rue d'Amboise, 5) on recevra franco les deux flacons.

— Le Lait antéphélique de CANDÈS, nous ne saurions trop le répéter, est une lotion extrêmement tonique et rafraîchissante pour la peau, qui devient souple et lisse sous cette action hygiénique. Rougeurs, boutons, plaques jaunes et déféctuosités de tous genres disparaissent au bout de quelque temps de son application répétée.

Mais où le résultat est immédiat, c'est chez les personnes dont la peau est naturellement belle et qu'une cause accidentelle (fatigues, veilles prolongées, etc.) a momentanément déflorée; le Lait antéphélique de Candès rétablit l'ordre naturel et les chairs reprennent leur éclat primitif.

En dehors de ces cas urgents, le Lait antéphélique est encore la meilleure eau de toilette qu'une femme délicate puisse adopter pour son usage journalier. Ce serait, du reste, un tort de penser que ce lait virginal soit simplement un remède; on l'a tellement recommandé ainsi que sa réputation s'est étendue en ce sens, mais il importe de rétablir les faits.

Adresser les demandes à M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

M. D'A.

GRANDE PRIME-ETRENNE

Sur nos instances, l'excellente maison DE PLUMENT a bien voulu mettre à notre disposition, en nous autorisant (ce qui constitue de sa part un grand sacrifice) à le délivrer à nos seules abonnées à titre de PRIME, son fameux CORSET *Sultane* rajeuni selon la mode, c'est-à-dire allongé, baleiné et utilement modifié par l'adjonction de la ceinture *Jeanne d'Arc*. On sait qu'il s'agit d'une ceinture de caoutchouc qui a, entre autres mérites, celui d'effacer complètement les hanches et le corps.

Mais donner le moyen d'avoir une jolie taille, svelte et cambrée, sans fournir en même temps ce qui peut procurer une tournure véritablement élégante, eût été une faute que ne pouvait commettre M. de Plument. C'est pourquoi il a bien voulu ajouter au corset *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*) la *TOURNURE Violette*, gentil modèle à ressorts gansés, qui favorise le développement des jupes.

Pour résumer ce qui précède, voici en deux mots la combinaison qui constitue notre PRIME:

Par faveur spéciale et seulement pendant les mois de décembre 1875 et janvier 1876, toute Abonnée du journal recevra sur sa demande, moyennant 30 francs, c'est à dire pour un prix représentant à peine la moitié de la valeur ordinaire des deux objets: 1^o le CORSET *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*); 2^o la *TOURNURE Violette*. — Cette prime ne peut se diviser.

Chaque demande adressée à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33) devra contenir un mandat sur la poste de 30 fr., avec les mesures exactes prises sur la personne habillée: largeur de poitrine, tour de taille, tour de hanches.

L'envoi sera effectué franco pour toute la France, les colonies exceptées. Pour la Belgique, 2 fr. devront être adressés en plus.

Nota. — Pour couper court à certaines correspondances, M. de Plument a l'honneur d'informer nos lectrices que la Prime ne peut subir aucun changement, et que, d'autre part, il faut de huit à dix jours pour l'envoyer, le corset ayant besoin d'être modifié selon les mesures de chaque personne, et les demandes étant fort nombreuses.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.